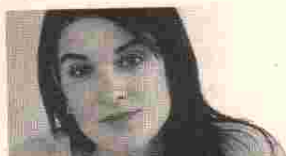


PORTRAIT DE CAROLINE BÉRUBÉ

La femme-orchestre



SOPHIE COUSINEAU

LE MONDE DES AFFAIRES

Caroline Bérubé devrait s'allonger sur un canapé, les pieds surélevés. Mais le repos prolongé, en fait le repos tout court, très peu pour elle.

Mardi dernier, dans une petite salle bondée d'un hôtel du centre-ville de Montréal, elle expliquait de sa petite voix à des entrepreneurs québécois le b. a. -ba des affaires en Chine. Comment s'incorporer. Comment ouvrir un bureau de représentation sans se perdre dans le dédale administratif. Comment protéger sa technologie et sa marque de commerce des griffes de son sous-traitant. Bref, comment ne pas se faire rouler.

Enceinte jusqu'aux oreilles, Caroline Bérubé arrivait de rencontrer un client à La Tuque. Elle était déjà en retard pour un meeting à Saint-Bruno. Et elle devait ensuite reprendre la route de Québec, pour discuter politique

« Tous les entrepreneurs québécois qui viennent en Chine devraient faire un saut à Canton. La ville est méconnue et mésestimée. »

étrangère avec la ministre des Relations internationales, Monique Gagnon-Tremblay. Pour les vacances dans la Belle Province, on repassera...

Samedi, cette avocate de 30 ans est rentrée chez elle, à Canton ou, si vous préférez, Guangzhou, capitale de la province de Guangdong, dans le sud de la Chine. À cinq semaines de sa date d'accouchement, elle était déjà à la limite de se faire interdire l'entrée dans un avion.

Et ce n'est pas son dernier voyage. Elle préférerait ne pas accoucher à Canton, mais à Hong Kong. En attendant le jour J, toutefois, elle ne se voit pas poireauter dans un appart-hôtel de cette ville avec sa gamine. Aussi regarde-t-elle du côté de Singapour.

Non seulement c'est moins cher (3000 \$US plutôt que 15 000 \$US, avis aux intéressées), mais elle pourra travailler jusqu'à la toute fin, à partir des bureaux de son ancien cabinet. En plus, elle retrouvera ses anciens copains de l'Université nationale de Singapour, où elle a étudié le droit commercial chinois.

C'est d'ailleurs à Singapour que cette fille de Cap-Rouge a rencontré pour la première fois son mari, Eric Bouchard, de Sainte-Foy! Cet ancien salarié du géant industriel français Bouygues est chef de la direction financière pour l'Asie du groupe allemand Herrenknecht, spécialisé dans la machinerie de creusage de tunnels.

Si Caroline Bérubé hésite à accoucher en Chine, ce n'est pas parce qu'elle considère les Chinois de haut. Elle travaille depuis trois ans dans un cabinet d'avocats en Chine. Pas pour un bureau canadien ou américain qui a une antenne à Pékin ou à Shanghai, mais bien pour une firme chinoise, Trust Law Firm. Sur les 120

avocats de la boîte, c'est la seule étrangère.

« C'est plus glamour de travailler pour un cabinet étranger. Mais ce que je fais est plus intéressant », dit cette diplômée en droit de l'Université McGill.

Le travail pour un grand cabinet étranger, elle connaît. Après avoir complété son barreau de l'État de New York à l'été 2000, elle est retournée à Singapour pour travailler pour une firme française, Klein Goddard & Asso-

ciés. Sa clientèle d'entreprises de l'industrie de luxe était aux prises avec des problèmes de contrefaçon.

Puis, à la fin de 2002, une firme britannique, Watson Farley & Williams, l'a recrutée. Là, elle travaillait à des dossiers de fusions et d'acquisitions ou encore à des financements de navires construits sur des chantiers maritimes chinois par des institutions japonaises.

Comme avocate, elle devait souvent confier une partie du travail à des avocats chinois. « La qualité du travail était *so so* », dit-elle. Elle devait faire l'examen de l'état des lieux, le *due diligence* en bon français, à partir d'informations qui, souvent, n'avaient même pas été vérifiées. « Plutôt que de sous-traiter, je me suis dit que j'irais au coeur du problème », raconte-t-elle.

Après s'être renseignée, elle a identifié trois firmes chinoises de bonne réputation et cogné à leurs portes. Elle a choisi celle avec laquelle elle avait le plus d'atomes crochus. Trois avocats chinois formés dans de grandes écoles aux États-Unis y travaillaient. Cela facilite la communication et... la compréhension, d'autant plus que, de son propre aveu, elle baragouine le chinois.

Caroline Bérubé adore son travail à Guangzhou, même si elle trouve que les Chinois sont parfois brouillons. En Chine, les avocats ne sont pas uniquement responsables de la rédaction de contrats, qui n'ont souvent pas plus de deux pages. Ils voient aussi à leur application.

« C'est beau de faire des contrats, mais encore faut-il qu'ils soient respectés. Le partenaire chinois a-t-il mis les sous? Le transfert de propriété a-t-il été fait? C'est là que les vrais problèmes sortent », raconte cette fille d'entrepreneur qui adore le côté affaires de sa pratique.

Même si elle est une capitale, avec son vieux quartier colonial aux avenues bordées d'arbres, dans l'île de Shamian, sur la rive des Perles, Canton est une

LA PRESSE AFFAIRES

estre

ciés. Sa clientèle d'entreprises de l'industrie de luxe était aux prises avec des problèmes de contrefaçon.

Puis, à la fin de 2002, une firme britannique, Watson Farley & Williams, l'a recrutée. Là, elle travaillait à des dossiers de fusions et d'acquisitions ou encore à des financements de navires construits sur des chantiers maritimes chinois par des institutions japonaises.

Comme avocate, elle devait souvent confier une partie du travail à des avocats chinois. « La qualité du travail était *so so* », dit-elle. Elle devait faire l'examen de l'état des lieux, le *due diligence* en bon français, à partir d'informations qui, souvent, n'avaient même pas été vérifiées. « Plutôt que de sous-traiter, je me suis dit que j'irais au coeur du problème », raconte-t-elle.

Après s'être renseignée, elle a identifié trois firmes chinoises de bonne réputation et cogné à leurs portes. Elle a choisi celle avec laquelle elle avait le plus d'atomes crochus. Trois avocats chinois formés dans de grandes écoles aux États-Unis y travaillent. Cela facilite la communication et... la compréhension, d'autant plus que, de son propre aveu, elle baragouine le chinois.

Caroline Bérubé adore son travail à Guangzhou, même si elle trouve que les Chinois sont parfois brouillons. En Chine, les avocats ne sont pas uniquement responsables de la rédaction de contrats, qui n'ont souvent pas plus de deux pages. Ils voient aussi à leur application.

« C'est beau de faire des contrats, mais encore faut-il qu'ils soient respectés. Le partenaire chinois a-t-il mis les sous? Le transfert de propriété a-t-il été fait? C'est là que les vrais problèmes sortent », raconte cette fille d'entrepreneur qui adore le côté affaires de sa pratique.

Même si elle est une capitale, avec son vieux quartier colonial aux avenues bordées d'arbres, dans l'île de Shamian, sur la rivière des Perles, Canton est une



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE©

Caroline Bérubé doit accoucher dans environ cinq semaines, mais cette avocate native de Cap-Rouge continue de mener sa carrière à fond de train, de La Tuque à Singapour, en passant par Canton et Montréal.

ville d'affaires. Cette spécialiste du meuble et de l'aluminium, entre autres, suit les autres métropoles du Guangdong telles que Shenzhen, la coqueluche de l'industrie du high-tech. Voilà pourquoi cette province, qui a vu naître les premières zones économiques spéciales, est surnommée la manufacture de la planète.

Curieusement, plusieurs des entreprises québécoises qui participaient à la mission économique de Jean Charest en Chine, fin septembre, ont préféré ne pas s'y rendre en compagnie de Claude Bécharde, ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation. Ils ont écourté leur séjour après les escales de Pékin et de Shanghai. Ce que Caroline Bérubé s'explique mal.

Peu d'entreprises québécoises sont implantées à Canton. Le con-

traste avec les entreprises françaises est frappant aux yeux de Caroline Bérubé, même si celui-ci s'explique par des raisons historiques, la France ayant eu une concession à Shamian. Ainsi, l'avocate québécoise compte autant de clients français que de clients canadiens.

« Tous les entrepreneurs québécois qui viennent en Chine devraient faire un saut à Canton, dit-elle. La ville est méconnue et mésestimée. »

Son frère Maxime Bérubé l'a fait et s'y est installé. Cet ingénieur travaille pour Jade, des consultants pour PME qui veulent s'implanter en Chine. Comme quoi l'amour de Canton est contagieux.

COURRIEL

Pour joindre notre chroniqueuse :
sophie.cousineau@lapresse.ca